

Mr. Altier A.

« LES AMIS DE LÉON LAFAGE »

25 Avr 1963

PAUL FROMENT

le Félibre-Laboureur de Floressas

(1875-1898)

« La mission des admirateurs de Paul Froment n'est pas terminée. Il faut que le Quercy ne se refuse plus à voir cette étoile félibréenne, si prématurément évanouie à l'horizon... »

Ces lignes parurent dans le *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* d'octobre-décembre 1932, à l'occasion de la publication des « Poésies complètes » de Paul Froment.

Trente années se sont écoulées et aucun hommage public n'a encore été rendu, par ses compatriotes lotois, au félibre-laboureur de Floressas, si attachant, tant par la spontanéité de son talent que par la cruauté et la brièveté de sa destinée.

C'est au hameau de Lamuraque (commune de Floressas, canton de Puy-l'Evêque), que Paul Froment naquit le 17 janvier 1875 dans une maison aujourd'hui transformée en grange. Il était le fils aîné de Jean Froment et de Marie Fabre, modestes paysans, que ruina le phylloxéra.

Quoique brillant élève, doué d'une mémoire prodigieuse, il dut quitter l'école dès son certificat d'études primaires pour aider ses parents aux travaux champêtres. Le soir, à la parcimonieuse lumière du « cael », il lisait à la famille, réunie autour de l'âtre, les livres empruntés à la bibliothèque scolaire.

Mais bientôt la misère du foyer devient de plus en plus cruelle et Paul Froment est contraint de s'éloigner, à regret, de son père, de sa mère et de son frère en pleurs. Il descend « al país bas », où les domestiques sont mieux rétribués et se « loue » comme valet de ferme à Valeilles puis à Massels (près de Penne) « à douje ans quiteri l'escoto e a quinze aneri bailet de bordo ».

Là, tout en labourant, il comprend vite le langage de la nature et rime ses premiers vers. Au bout de chaque sillon, la strophe « fragnolo » et, à la fin du travail, le poème est terminé. Après quoi, il calligraphiera, sans ratures, la pièce composée dans sa tête.

Souvent, dans l'étable, à côté des bœufs, la lanterne suspendue au-dessus de son lit, il dévore, jusqu'au chant du coq, les ouvrages prêtés par Francis Maratuech, l'écrivain de Ferrières-Sérignac.

L'Armanat Garounenc et *Lou Calèl*, imprimé à Villeneuve-sur-Lot par Victor Delberge, ne tardent pas à publier quelques productions du précoce félibre :

Flouressas, moun païs natal
O Flouressas aïmat, pertant de poudré plaïré
Al passant que te bei, sès pas prou bien métut !...
Mès sès moun brès, es prou, t'ei toujour counescut,
Ei galoupat tous camps e biscut de toun aïré...

Dans « *Ritches e Paüres* » il peint la misère des petits :

Quand dalhaïbi lou fé, pel lo routo mountabo
Lou Préfèt, assetat dins soun coupé lusent,
Sus mouflés couissinets soun darre s'enfouñçabo,
Traïnat per dus chabals, anabo coumo un bént...

« *A tu* » s'inspire de l'amour naissant et déjà sans espoir :

A tengut (sans cesse) moun cur a tu penso,
Réibi que tu, la neï, lou jour,
T'aimi be sans cap d'esperenco,
Mes senti qu'acos per toujours...

Déjà aussi, le philosophe triste se découvre en « *Passat e Present* » :

Coument espéra quand digun counsolo,
Quand lou soubeni dels bels jours s'embolo,
Se d'un èl aïmat, on n'a la douçou ?
Lou malhur mé ten, traini sa cadeno.
Pot beni la mort, sans regret ni peno
L'accoupgnarèi, quitant la doulou...

Au début de 1895, Paul Froment, domestique à la ferme des Lauriers, proche de Villeneuve, envoie le manuscrit de *Sasous e Mesados* à « l'Escolo Moundino » de Toulouse, fondée par le majoral Louis-Xavier de Ricard, qui le couronne.

Le 26 mai de cette même année, il prend part à la Félibrée, présidée par le Capoulié Félix Gras, dans la salle des Fêtes du conserva-

toire toulousain. Simplement, les yeux levés au ciel, il dit des vers d'une fraîcheur inattendue : la complainte *Lou Bailet*, écho réaliste des serfs en souffrance :

*Soun countents sounco quand m'atendi
Al trabal. Truco, trucas...*

.....
*Se las afrounts escaragnaboun,
Dumpei lountéms m'auriou pérît...*

L'auditoire est émerveillé par le talent de ce paysan de vingt ans, de taille moyenne, un peu cassé aux épaules, blond et roux, les pommettes saillantes, l'œil vif, le front large, l'aspect sympathique. Paul Froment, enthousiasmé de l'accueil reçu, déclame alors, avec son léger défaut de prononciation, ce chef-d'œuvre d'observation des bavardes lavandières, *Lo Bugado* :

*Barou pas la bouco jamai
Toutos disou ço que lour plai.*

.....
*Salissou tres cots mai de gens
Que nous labou d'habillomens...*

Avec l'aide financière de l'« *Escolo Moundino* » et de quelques amis, Paul Froment fait imprimer un recueil de poèmes : *A trabès Régos* (A travers les sillons) qui pour beaucoup est une révélation.

Frédéric Mistral, dans le numéro du 17 janvier 1896 de *L'Aioli* (Moniteur Officiel du Félibrige) souhaite « une affectueuse bienvenue à Paul Froment : *A trabès Régos* es la cansoun véritablamen viscudo « d'un enfant dé la terro, qué la Muso a flouréjat... ». Le chancre puissant de Maillane consacre ainsi la réputation du « pitchou païsan » pour qui c'est le commencement de la gloire.

Le chancelier Paul Mariéton salue dans *La Revue Félibréenne* l'avènement de ce pur artiste de la nature, « en situation favorable pour donner au Midi un nouveau grand poète ».

Dans la même revue, le Majoral Antonin Perbosc loue ce « vrai poète rustique, qui ne doit rien qu'à lui-même et à l'esprit de son terroir, qui sait travailler avec résignation et courage et chanter de belles chansons ».

Comme introduction à sa plaquette, Paul Froment se présente, *Als Curious* :

*E pitchou bailet que trabalho
Dumpei l'albo dinco la neï,
Séi pas de fé, minji dé palho
E més contenti de ço qu'èi...*

.....

*E mouriraï coumo moun païré
Païsan del cap dinco as talous...*

Ecoutons son chant des saisons :

Lou Printen

*Amount brilho, pertout lusing,
Coulou d'azur, la bolto bluo
En çaï, en laï, cando, s'apuio
Sus la terro berdo que ris...*

L'Estiu

*E lou ser, quand l'oumbro dabalo
E qué loun boun Diu, sans escalo,
Mounto aluca sous becs de gaz,
.....
Apilant la grano dé bido,
Belhou dins la neï endourmido
Muts adaro, maï jamaï las...*

L'Autono

*Ai-las ! Printem, soulel d'estiü,
Bostro ouro passo, mes rebiü,
Lusento, apres la sasou soumbro.
.....*

*E moun jouine atgé partira
Sans rétour, un cot anira
Per toutjour sé néga dins l'oumbro...*

L'Iber

*Cap de felho, pas uno flou !
Lou soulel resto dins las brumos;
Plus d'ausel cantant sa cansou,
.....
Sounco lou gor a négros plumos...*

Cette image n'est-elle pas originale ?

S'eri

*Seri ritche a poude pas maï,
Ritche d'escuts tant coumo maï
Es ritche de flous espélidos
Jitarioi moun triste tresor
(Sus ta faüdo — l'artgen e l'or —)
Coumo un pognat de margaridos...*

Sa mélancolie s'affirme dans *Al déla* :

*Joust la bolto d'azur ount lou soulel lusing
O pitchounos fourmis dins la grando estendudo,*

*D'ount benen ? Ount anant ? Que fassen ? Bouco mudo ;
Tout omé én i souscant léù sé perd pes camis...*

N'a-t-il pas le pressentiment d'une fin prochaine dans le « Sounet d'un " pouèto " abant de s'ana néga » :

L'eu tout s'escantis per jamaï

.....
Deja la bido, al mes de maï

Me semblo tristo, despoulhado

.....
Tout baï s'escanti per jamaï...

Cependant, un roman d'amour commence à Bélugues, non loin de Floressas. Maria est une charmante et troublante fille d'auberge, légère, vive, rieuse, grande et belle avec la couronne de ses cheveux blonds encadrant le front et les joues roses :

Poulido é tant jouino à quinze ans à pèno...

E sé ta bouco, dous broutou,

Me disio « t'aimi » d'un poutou

Qu'encadènès moun amo urouso...

Moun prumié soul amour, l'aimèri coumo un fol.

.....
Mes de moun cur tout nèù qu'a gignouls, pér estréno,

I dounabi, n'a pas, elo, jamaï boulgut !...

La froideur de Maria attire-t-elle l'amour de l'infortuné soupirant « comme la bise attire le feu » ? Les vers du jeune félibre ne cessent de traduire la douloureuse blessure, « qui vrille son cœur » et ne se cicatrisera point...

En 1897, Paul Froment adresse à l'Académie des Jeux Floraux le manuscrit de *Flous dé Primo* (Fleurs de Printemps) que récompense un oillet. Les mêmes concours que pour *A trabès Régos* assurent l'impression de *Flous de Primo* dont Francis Maratuech écrit l'étonnante préface et dont le syndic d'Aquitaine Charles Ratier fait un magnifique éloge. *Flous de Primo* confirme le talent du poète qui s'assouplit, se développe, s'élève.

De même que dans *A trabès Régos* l'amour, la nature et la mort restent les thèmes favoris de *Flous de Primo*.

Dans *Lou Cassé* il peint l'homme jaloux de la longévité du chêne, qu'il abat. Mais l'arbre, magnanime jusqu'à la fin, reconforte son destructeur en brûlant dans la cheminée.

Espéranço dit son désir de chanter les fleurs :

Tant pis... Més jou bolì canta.

Pintrarei las flous qu'abriel mènò...

Pensados d'Iber trahissent sa hantise de la mort :

*Dumpéi que lou prumié dintrèt al cémétéri
E, per fá plaço al brès, dabalet al toumbel,
Qué dé morts sans répàus én campo dins lou cel
Sans qu'un lugot de maï esclaire lou mistéri !...*

Sombres pensées, accentuées dans L'amour é la mort :

*Amos qu'an bist lou dol, aban l'ouro, dintra
Coumo, pès camps flouris, dintro é trauco uno relho,
Las dios, qu'aici ma plumo assajo dé pintra,
Las éi bistos passa sé parlant à l'aurehlo...*

Quant à l'œillet mérité par *Flous de Primo*, Paul Froment le troque pour un billet de banque de cent francs. N'imité-t-il pas Victor Hugo qui, quatre-vingts ans plus tôt, abandonna au jury de Clémence Isaure son premier prix contre espèces sonnantes et trébuchantes ? Notre félibre songe sans doute aussi que, l'heure de la conscription allant sonner, il ne pourrait payer sa bienvenue à la cantine avec de simples poèmes.

En septembre 1897, il est incorporé au 128^e Régiment d'infanterie, caserné à Lyon. Sous un ciel gris et fermé, lui manquent le soleil et les étoiles du lumineux Quercy. Habitué à rêver et à chanter au milieu des clairs horizons et des espaces infinis, il garde la nostalgie de la terre natale. Les vers qu'il écrit ont une saveur du désespoir :

Oh !... Séi trop malurous, malurous pér dus cops...

.....
Qué l'Amour mé birés l'esquino...

.....
Gardabi la libro estendudo...

.....
T'abioi, libertad bénésido...

Un soir de juin 1898, il ne répond pas à l'appel. Le lendemain son ceinturon et le fourreau de sa baïonnette sont découverts près du grand pont Morand. Quelques jours plus tard, son corps est retrouvé dans le Rhône, non loin de Vienne.

L'autorité militaire croit au suicide. Paul Froment n'a-t-il pas écrit *Le sonnet du poète avant d'aller se noyer*, avec son funèbre refrain : « Tout va s'éteindre pour jamais ? ». Ses *Dernières poésies* (que la *Revue de France* publiera en novembre 1898) ne sont-elles pas un écho désespéré ?

*Mon cor en dol, pecaïre, es triste è mitat mort.
E dumpei forço jours la languino lou gagno.
A bel arpatéja dins sa telo d'irogno,*

*Al loc de ne sourti s'enfounço que pus fort...
Aro ma libertat l'an miso al found d'un pount,
Entre quatre parets qu'ensarron dé pèrtout...*

N'a-t-il pas mis fin à ses jours à cause de la coquette Maria qu'il persiste à aimer sans espoir ?

Ce chagrin d'amour expliquerait d'autant moins un geste tragique, que, quelques semaines auparavant, il écrivit à son camarade Aristide Salères, journaliste en Lot-et-Garonne : « Tout cela n'est plus que de l'histoire ancienne », et il lui confiait ses projets d'avenir : « Trouver une compagne intelligente et bonne, reprendre le sillon creusé par mes parents, vivre du pain de mes champs, du vin de mes vignes, de l'huile de mes noyers, me vêtir de mon lin et de la laine de mes brebis. » Souhait rustique, digne du laboureur de Virgile...

Au surplus, n'a-t-il pas demandé à la Mort d'attendre, par crainte d'un inconnu plus redoutable que la vie...

*Mès dé pouè que siasque pire,
Que plourèssi al loc de riré,
Boto, camardo, atten un paou...*

Enfin le jeune soldat ne donnait-il pas l'impression de s'accommoder mieux avec les exigences militaires depuis que, sur la recommandation de Paul Mariéton, lui étaient généreusement ouvertes la bibliothèque et la table d'Eugène Vials, conservateur du Musée Historique de Garvagne, que Paul Froment appelle : « la Providence du rêveur nostalgique au pays arraché » ?

L'enquête judiciaire conclut à l'assassinat ; les traces de blessures sur le cadavre justifient l'hypothèse d'un crime. Il semble que Paul Froment soit la victime d'un rôdeur de quai, manifestant sa haine de la société en tuant un soldat. L'absence de la baïonnette dans le fourreau retrouvé ne laisse-t-elle pas supposer qu'il a dégainé pour se défendre ? Mais le meurtrier ne fut pas découvert.

« Pauvre enfant... », s'écrie Mistral en apprenant la brusque disparition de ce poète, dont il avait pressenti le glorieux avenir, qui, dans sa pensée, était le digne et véritable successeur de Jasmin, et à qui il songeait faire attribuer, l'année suivante, le Prix du « Gay Savoir » des Grands Jeux Floraux Septenaires : « *Un Pouète d'aveni ounour dès gens dès camps.* »

Les restes de ce bel espoir du Félibrige, fauché dans sa fleur, sont ramenés à Floressas, où ils reposent dans le vieux cimetière, proche de l'église.

Quelques admirateurs proposent alors d'ériger un monument sur sa tombe. « Il s'agit d'un acte de justice — écrit Henri Lapauze, directeur de la *Renaissance des Arts*. Que chacun apporte son offrande pour élever à Paul Froment un monument modeste dans

Floressas, son village natal. Lequel, mieux que cette touchante figure mérite un peu d'immortalité ?... »

Le sculpteur cadurcien Antonin Rougé dresse aussitôt une élégante maquette, qu'il me fera admirer dans son atelier de la rue Emile-Zola : Paul Froment, assis sur un soc de charrue, la main gauche appuyée sur le timon, la main droite tenant un crayon, une feuille de papier sur les genoux, le regard perdu vers l'Au-delà.

Mais, grâce à de hautes influences, un buste de Paul Froment fut inauguré le 26 juillet 1903, non en Quercy, mais à Penne...

Et pourtant, le jeune félibre-laboureur appartient bien à notre Quercy, tant par son origine que par sa « léngo mairalo... » ; « l'Agenais n'était-il donc pas assez riche de la gloire de Jasmin, pour confisquer Paul Froment à sa petite patrie ?... ».

Un quart de siècle plus tard, Ernest Lafon, le romancier albassien et le professeur agrégé Paul Delsériès replacèrent Paul Froment au premier rang de l'actualité locale par de chaleureux articles dans le *Journal du Lot* :

« Pauvre petit grillon, qui, perdu dans la glèbe, se sentit des ailes pour bondir vers les fascinants sommets du Parnasse et dont un cruel destin brisa le large essor, qui va se charger de la commémorer dans son village ? », interroge le premier. Et le second ajoute : « Il n'a jamais renié son plateau natal de Floressas, où il dort de l'éternel sommeil, ce pur et fier poète, que nos voisins des « pays bas » se sont annexés. »

La Société des Etudes du Lot s'associa bientôt, mais vainement, à leurs vœux.

N'appartient-il pas à l'Association « Les Amis de Léon Lafage » qui s'est donné pour mission de défendre contre l'oubli les gloires artistiques du Quercy, et à laquelle collaborent des dirigeants éminents de la Société des Etudes du Lot, de célébrer enfin à Floressas, ce petit paysan génial, de la lignée de François Villon, dont les strophes, où passaient l'amertume et l'ironie des déshérités, furent interrompues par un assassin ?

Notre département ignorera-t-il plus longtemps qu'Armand Praviel, dans *L'Anthologie du Félibrige*, classe Paul Froment parmi les vingt-trois grands poètes de la Renaissance Méridionale au XIX^e siècle, à côté de Paul Arènes, de Théodore Aubanel, de Prosper Estieu, de Félix Gras, d'Antonin Perbosc, de Joseph Roumanille, d'Arsène Vermenouze et de Frédéric Mistral ?

Jules CRABOL,
Membre correspondant de la Société
des Etudes du Lot

Vice-Président des Amis de L. Lafage
Lauréat de l'Institut de France